

Histoire du Prieuré

Saint-Marcoul de Corbeny

et de la guérison des Ecrouelles

Saint-Marcoul vécut de 488 à 558. Il naquit à Bayeux en Basse-Normandie et mourut dans le Monastère de Nanteuil (1). Cette localité est actuellement Saint-Marcouf au nord de Sainte-Mère-Église, dans le Cotentin et le département actuel de la Manche (c'est une région qui a été rendue célèbre par le débarquement américain de juin 1944).

On connaît la vie de Saint-Marcoul grâce à deux biographies. En voici un résumé : Il vivait à l'époque du roi Childebert 1^{er}, fils de Clovis et roi de Paris, et de l'évêque de Coutances Saint-Lô (celui qui a donné son nom au chef-lieu du département de la Manche). Il donna tous ses biens aux pauvres et par suite de la renommée de sa sainteté et des miracles qu'il avait accomplis, il eut de nombreux disciples. Il fonda alors l'abbaye de Nant.

Par la suite, il passa tout un carême sur une île déserte en accomplissant les plus grandes macérations. Il y repoussa, comme Jésus-Christ dans le désert, les tentations du démon représenté sous les traits d'une belle naufragée. Puis il alla dans les îles anglo-normandes et fonda le monastère de Jersey avec Saint-Héliér (qui a donné son nom au chef-lieu de cette île). Il termina sa vie après être allé voir le roi Childebert à Compiègne. Il réalisa de nombreuses guérisons, mais ses biographies n'indiquent pas qu'il soigna particulièrement les écrouelles.

*
**

A la fin du IX^e siècle, les moines de Nanteuil fuient devant les Normands et leur monastère est brûlé par ces barbares. Les religieux emmènent ce qu'ils ont de plus de précieux, c'est-à-

(1) Mot d'origine celtique fréquent en toponymie et voulant dire : vallon.

dire les reliques de Saint-Marcoul. Celles-ci partent ainsi vers l'orient, comme celles de Saint-Philibert de Grandlieu (1) près de Nantes, de Saint-Yved de Rouen (1) et bien d'autres à la même époque. Nos moines passent à Mantes, sur la Seine, à la limite de l'Île-de-France et de la Normandie et y laissent les corps des deux saints disciples de Marcoul. C'est ce qui explique les prétentions postérieures de l'église de Mantes à posséder aussi les reliques de Saint-Marcoul lui-même. Nous en parlerons plus loin.

Mais les moines continuent leur voyage et sont accueillis en 898 par le roi Charles III le Simple dans son palais de Corbeny, le long de la voie romaine de Saint-Quentin à Reims.

Quand, quelques années après, les religieux repartent chez eux, Charles III garde les reliques de Saint-Marcoul avec l'autorisation de l'évêque de Coutances et de l'archevêque de Rouen. Le roi transforme alors son palais en monastère le 22 février 906 (ou 907), où doivent être placées les reliques.

Puis Charles le Simple donne Corbeny en douaire à sa femme. Celle-ci cède ce monastère à son tour à l'abbaye Saint-Rémy de Reims. Mais, Herbert, comte de Vermandois emprisonne le roi Charles le Simple à Péronne et s'empare de Corbeny. Le fils de Charles, Louis IV d'Outre Mer lui reprend et rend ensuite le prieuré à Saint-Rémy à la veille de sa mort.

En 1101, Thomas de Marle, seigneur de Montaigu (à une dizaine de kilomètres du monastère) ruine le prieuré et les maisons de Corbeny. A ce malheur s'ajoutent une peste, qui décime les animaux, et des brigandages.

Alors les moines ne peuvent plus tirer de ressources de leurs tenanciers et sont réduits à la plus grande misère. Leur prieur démissionne et est remplacé par un autre. Sur l'initiative de ce dernier, les moines vont montrer en divers lieux les reliques de Saint-Marcoul et solliciter des aumônes. Onze ans plus tard, après les ravages de la commune de Laon, les chanoines de la cathédrale de Laon feront la même chose avec leurs reliques dans le sud de l'Angleterre (2). Nos moines de Corbeny vont successivement à Reims, Châlons, Épernay, Châtillon-sur-Marne, Braine, Soissons, Noyon et Péronne. Dans cette dernière ville, en particulier, les reliques provoquent de nombreuses guérisons. *Mais les écouelles ne sont pas énumérées parmi les maladies*

(1) Celles de Saint-Philibert furent amenées à Tournus sur la Saône en Bourgogne et celles de Saint-Yved à Braine.

(2) cf. Martinet, « Le voyage des Laonnois en Angleterre en 1113 » p. 81 à 92 du tome IX des « Mémoires de la Fédération des Soc. d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne ».

soignées (1). Puis, ayant suffisamment récolté d'aumônes, les moines rentrèrent chez eux.

Peu de temps après, en 1119, ils reçurent la visite du pape Calixte II, qui, après un concile à Reims, se rendait à Laon, en compagnie de l'évêque de cette ville Barthélémy de Jur.

Le premier témoignage relatif à la guérison des écrouelles par Saint-Marcoul date de la fin du XIII^e siècle. Or aucun fait de sa vie ne le prédisposait à cela.

Marc Bloch pense qu'un jeu de mot est peut-être à l'origine de cette affectation spéciale de la thaumaturgie (pouvoir de faire les miracles) de Saint-Marcoul : celui-ci soignait les mauvais cous des scrofuleux.

En effet, en vieux français « mar » veut dire « mal » (2). De même, Saint Clair guérissait les aveugles, Saint Cornélie, à Carnac en Bretagne, les bêtes à cornes, Saint Cloud les furoncles et Saint Vincent était le patron des vigneron.

*
**

C'est le moment d'expliquer en quoi consistaient les *écrouelles*. Ce mot dérive du latin : « scrofula » et cette maladie était caractérisée par des abcès chroniques des ganglions lymphatiques, principalement de ceux du cou. En langage médical moderne, on appelle cela une adénite (du grec adèn : glande). La plupart du temps cette maladie avait une cause tuberculeuse.

Comme la tuberculose pulmonaire, elle était provoquée par la vie dans des maisons humides, le manque d'air, la nourriture insuffisante.

Les ganglions hypertrophiés mais non enflammés (c'est pour cela qu'on appelait les écrouelles : humeurs froides) suppuraient et laissaient des cicatrices indélébiles. Cette cicatrisation était du reste lente, tardive et irrégulière. Souvent la face était atteinte : ainsi Oudard Bourgeois, prieur de Corbeny sous Louis XIII, raconte qu'un enfant avait le cou tellement gonflé que ses yeux en étaient fermés. Les témoignages d'autrefois donnent de la maladie une description affreuse.

La maladie était redoutable par son aspect hideux et repoussant et beaucoup de malades désiraient évidemment s'en débarasser le plus vite possible. Elle était, par ailleurs, très répandue à cause des conditions déplorables d'hygiène qui régnaient jadis.

Comme Saint-Marcoul s'était spécialisé dans la guérison de cette maladie, on l'appelait aussi le *mal de Saint-Marcoul* ou le *mal royal*, les rois de France et d'Angleterre étant aussi capables de la soigner miraculeusement, comme nous le verrons plus loin.

*
**

(1) Mabillon, « Acta Sanctorum ord. S. Bened », t. IV, 2, p. 515 et « Acta Sanctorum » des Bollandistes, mai, t. VII, p. 531-533.

(2) Il s'était produit ce qu'en phonétique on appelle un rhotacisme.

L'église de Mantes prétendit qu'elle avait trouvé les vraies reliques de notre saint au XIV^e siècle et que celles de Corbeny étaient fausses. En 1633, Étienne Faroul, doyen de la collégiale de Mantes et official (juge ecclésiastique) publia un livre pour soutenir cette thèse.

Le prieur de Corbeny, Oudard Bourgeois, répliqua, en 1638, par un ouvrage où il défendait avec véhémence les reliques de Corbeny. Il y acceptait que Mantes conservât les restes des deux disciples de Saint-Marcoul, mais celui-ci était à Corbeny, à part quelques petits ossements qui étaient à Mantes.

*
**

La confrérie Saint-Marcoul de Corbeny est mi-religieuse mi-économique : Car le saint est le patron des merciers, peut-être à la suite d'un nouveau jeu de mots : *mercier*, *Marcoul*. Elle se dit fondée par Saint-Louis en 1229. Elle est dirigée par le « roi des merciers ».

La corporation est divisée en 7 provinces vers 1540 et un « maître visiteur » dirige chacune de celles-ci. Celui, dans le ressort duquel se trouve Corbeny, hérite des obligations données par Saint-Louis au « roi des merciers ». En 1547, ce maître visiteur régit les merciers dans les bailliages de Vermandois, Senlis, Vitry-en-Perthois (remplacé aujourd'hui, comme ville, par Vitry-le-François) et Chaumont-en-Bassigny. Cela correspond aux provinces de Champagne et de Picardie et au nord de celle de l'Île-de-France, moins les bailliages d'Amiens, de Troyes et de Meaux.

Cette confrérie avait un sceau qu'Oudard Bourgeois a publié dans son livre : il représentait Saint-Louis et Saint-Marcoul, le premier reconnaissable à sa couronne et à son sceptre et le second à sa crosse. La légende de ce sceau était la suivante : « S. du tour et confrérie des moynes de Corbeni en Launois ».

La fête de Saint-Marcoul se célébrait le 1^{er} Mai.

*
**

Le *pèlerinage* des scrofuleux à Corbeny se développa donc à partir de la fin du Moyen âge. Le prieuré avait une hôtellerie et un hôpital pour recevoir les pèlerins avec leurs familles.

La châsse de Saint-Marcoul était exposée du soir du 30 avril au dimanche de la Sainte Trinité (1^{er} dimanche après la Pentecôte). Les pèlerins venaient donc en mai, juin. Ils lavaient leurs plaies avec l'eau de la fontaine consacrée et les couvraient de bandelettes bénies au contact des reliques. Cette eau arrivait de la colline et coulait dans une piscine à l'ouest de la rue de Craonne, près du prieuré.

Les moines vendaient aux malades des médailles. L'abbé Ledouble, en 1883, n'avait retrouvé qu'une seule de celles-ci : D'un côté, on voyait Saint-Marcoul et de l'autre Notre-Dame

de Liesse. En effet, les pèlerins éloignés visitaient à la fois les deux lieux de pèlerinages distants seulement de 20 km.

Les scrofuleux faisaient ensuite une neuvaine à Corbeny. S'ils n'avaient pas le temps de rester neuf jours, ils pouvaient demander à un habitant de la localité de terminer la neuvaine pour eux. Même les malades éloignés pouvaient se faire remplacer complètement. Ainsi, Oudand Bourgeois raconte qu'un habitant du diocèse de Toul s'acquitta d'un pèlerinage par procuration en 1629. Un paroissien de Corbeny le fit pour lui et, pourtant il y eut guérison.

Les trésoriers du prieuré tenaient un registre spécial des guérisons. Celui de 1655 à 1714 existait à Reims dans les archives de Saint-Rémy, en 1883, du temps de Ledouble. Il contenait 247 certificats de guérison, soit en moyenne quatre par an.

Les malades guéris étaient originaires, de l'ouest à l'est, des diocèses de Rouen, Chartres, Paris, Soissons, Noyon, Laon, Reims, Troyes, Sens, Auxerre, Nevers, Toul, Metz, Strasbourg, Besançon ; soit des provinces de Haute Normandie, Orléanais, Ile-de-France, Picardie, Champagne, Bourgogne, Nivernais, Lorraine, Alsace et Franche-Comté. Certains venaient aussi de Chimay et du Hainaut.

*
**

Au début de la Révolution, la châsse est transférée du prieuré à l'église paroissiale. Mais, celle-ci est fermée comme toutes les églises de France à la fin de 1793. La châsse est brisée et portée à la fonte. Pendant ce temps, les reliques sont mises en terre près du portail de l'église. Un habitant du pays, Pierre Dubois, les relève dès la nuit suivante et les cache dans sa propre maison. Puis il les restitue à l'église en 1795.

Par ailleurs, la Révolution arrête les pèlerinages. Cette interruption continue pendant le 1^{er} Empire et la Restauration, malgré le sacre de Charles X et le toucher des écrouelles à Reims par ce roi. Mais dès son arrivée à Corbeny en 1834, le curé Blat veut restaurer le pèlerinage. Il fait transférer Saint-Marcoul dans une nouvelle châsse et publie en 1842 une histoire du pèlerinage. Sur sa demande, Mgr de Simony, évêque de Soissons de 1824 à 1848 rétablit la confrérie. Le successeur de Mgr de Simony, Mgr de Garsignies, arrête définitivement les statuts de cette confrérie le 8 novembre 1852.

Le nouveau curé de Corbeny, à partir de 1850, fit frapper une nouvelle médaille en l'honneur de Saint-Marcoul. D'un côté on y lisait : « Saint-Marcoul, priez pour nous » et de l'autre : « Pèlerinage de Saint-Marcoul de Corbeny, Aisne ». A peu près à l'emplacement de l'ancien prieuré, sur la route de Craonne, on construit une chapelle gothique. On y capte la source et on y met une statue de Saint-Marcoul. La bénédiction de cette fontaine et de cette statue a lieu en 1860, le lundi de la Pentecôte.

Les dernières guérisons connues sont mentionnées dans

l'ouvrage de l'abbé Ledouble. Ce sont celles de deux enfants : l'une en 1827 et l'autre en 1852.

En 1870, le curé de Corbeny cache les reliques dans l'église. En 1914-1918, c'est le tour de deux habitants de cette cité, M. Féron et Mme Berlemont, de les dissimuler sous le maître-autel. C'est ainsi qu'elles sont sauvées puisque l'église fut complètement rasée en 1917-1918. Le 7 novembre 1920, Mgr Binet, évêque de Soissons et de Laon, préside à la translation des reliques dans une nouvelle châsse.

Jusqu'à ces dernières années, les cérémonies du pèlerinage de Saint-Marcoul se passaient de la façon suivante : Le 30 avril au soir, la châsse de Saint-Marcoul était exposée dans la nef. Le 1^{er} mai, on célébrait la fête du Saint et, le jour de l'Ascension, se déroulait la procession de la châsse dans les rues du bourg. Au retour de celle-ci, tous les habitants passaient sous le reliquaire, en signe de vénération. Le dimanche de la Sainte Trinité le reliquaire était remis en place.

Actuellement, à part le chef qui a été dérobé au XVI^e siècle, comme nous le verrons plus loin, la plupart des reliques de Saint-Marcoul sont conservées à Corbeny.

Elles comprennent : deux omoplates, huit vertèbres, le sacrum, deux os iliaques, un radius, deux fémurs, deux tibias et un péroné.

*
**

Après avoir étudié le pèlerinage de Saint-Marcoul en général, nous allons voir plus particulièrement celui que les rois de France y faisaient lors de leurs sacres.

Avant qu'ils vinssent à Corbeny, on attribuait déjà aux rois le pouvoir de toucher et de guérir les écrouelles. La plus ancienne mention non contestée de cette puissance est celle faite par l'abbé de Nogent-sous-Coucy (-le-Château), Guibert, dans son livre : « *De pignoribus sanctorum* », « Des gages des saints ». On sait que, par ailleurs, cet auteur a relaté l'histoire de la commune de Laon dans son autobiographie : « *De vita sua* ».

Voici la traduction de ce passage capital :

« Que dis-je ? Nous voyons notre seigneur, le roi Louis (VI le Gros, roi de 1108 à 1137) accomplir un prodige accoutumé. J'ai vu clairement ceux qui souffrent d'écrouelles au cou (strumas in jugulum), ou en d'autres parties du corps, se rassembler par bandes, pour qu'il les touche et fit sur eux le signe de croix. J'étais tout à côté de lui et même je les empêchais de l'importuner. Le roi, cependant, avec une générosité innée, les attrapant de sa main sereine, humblement faisait sur eux le signe de croix. Son père Philippe avait accompli avec ardeur les mêmes miracles glorieux, mais il avait perdu son pouvoir à la suite de je ne sais plus quelles fautes ».

On remarquera que, dans ce passage, il n'est ni question du

sacre du roi à Reims, ni de Saint-Marcoul. On peut donc en déduire que Guibert de Nogent ne voyait pas de relation de cause à effet entre le sacre et Saint-Marcoul d'une part et le pouvoir miraculeux des rois de l'autre.

D'après la tradition, Saint-Louis serait le premier roi de France à être venu à Corbeny. Mais il n'y alla pas comme ses successeurs après son sacre en 1226. En effet, comme les barons étaient révoltés contre sa mère la régente Blanche de Castille, il dut être sacré très rapidement. Il vint à Corbeny par la suite.

Les rois jusqu'à Louis XIII, sauf Henri IV, firent le voyage de Corbeny après leurs sacres à Reims.

Henri IV, en effet, fut sacré à Chartres, puisqu'il ne put aller à Reims qu'occupaient les Ligueurs. Charles VII vint à Corbeny conduit par Jeanne d'Arc en 1429. C'est pour cela que, 500 ans plus tard en 1929, une plaque commémorative a été inaugurée solennellement sur le mur de la mairie de Corbeny. Lors de ce passage, les délégués de Laon vinrent apporter la soumission de cette cité à Charles VII. Elle s'était, en effet, ralliée au roi d'Angleterre en 1420, comme toutes les villes du nord de la France.

Voici le cérémonial suivi pour la visite du roi au prieuré de Corbeny :

Le maître des merciers de Champagne et Picardie, chef de la confrérie de Saint-Marcoul de Corbeny, comme nous l'avons vu plus haut, va à la rencontre du souverain, en portant le cerge de la confrérie. Puis, il le conduit à un autel où se trouve la châsse. Le roi baise la croix que lui tend le prier entouré de ses religieux.

Il descend ensuite de cheval et prend le chef de Saint-Marcoul, enchâssé dans un riche reliquaire. Il le porte dans l'église du prieuré.

Malheureusement au XVI^e siècle, ce précieux joyau tenta par deux fois les voleurs. La première, on le retrouva, mais la seconde, il fut définitivement perdu. Alors, on le remplaça par une simple image du Saint.

Le roi entre dans l'église à la suite du reliquaire, passe sous la châsse et va se recueillir au grand autel.

Le lendemain, il écoute la messe et communie sous les deux espèces, comme lors de son sacre. Ensuite, dans la nef de l'église ou dans la cour du palais, il touche les écrouelles. Charles VIII ne toucha que six malades. Le nombre de ceux-ci grandit de roi en roi et, sous Louis XIII, il n'atteignit pas moins de 868 !

Comment se faisait ce toucher du roi ? Le prince debout et nu-tête, touchait le malade de la main droite, puis faisait le signe de la croix sur lui en disant : « Le roi le touche, Dieu te guérisse ». En outre il distribuait des aumônes à ces pauvres gens.

Le roi terminait son pèlerinage en accomplissant une neuvaine. Si les devoirs de sa charge l'appelaient ailleurs, il se faisait remplacer par son chapelain.

Par la suite, au cours de leurs règnes, les rois de France continuaient à toucher les écrouelles, principalement aux quatre grandes fêtes religieuses de l'année : Pâques, Pentecôte, Toussaint et Noël. François I^{er}, lorsqu'il fut retenu prisonnier en Espagne par Charles-Quint, en 1525-1526, exerça son pouvoir dans ce pays. Si bien qu'après son retour, des malades originaires d'Espagne vinrent se faire toucher en France, principalement après les sacres de rois à Corbeny.

A partir de Louis XIV, les rois ne firent plus le déplacement de Corbeny. En effet, en 1654, lorsque ce prince est venu se faire sacrer à Reims, la châsse de Saint-Marcoul s'y trouvait. Elle avait été déposée à l'abbaye Saint-Rémy de Reims, maison mère du prieuré de Corbeny, par suite de l'insécurité qui régnait dans les campagnes de Picardie, du nord de l'Île-de-France et de la Champagne, depuis le début de la Guerre de Trente Ans en France, en 1636. Louis XIV fit donc le toucher des écrouelles à Reims.

La paix était revenue sous Louis XV, mais, à l'exemple de son arrière-grand-père, il fit aussi venir la châsse à Reims. Louis XVI aurait voulu renouer avec la tradition et se rendre à Corbeny, mais l'intendant de Champagne lui représenta que les chemins étaient impraticables et le passage de l'Aisne peu sûr.

Enfin, en 1825, lors du sacre de Charles X à Reims, les habitants de Corbeny envoyèrent une supplique à ce roi par l'intermédiaire du préfet de l'Aisne, pour qu'il vînt toucher les écrouelles à Corbeny. Mais celui-ci, bien qu'il voulût rétablir l'intégralité des cérémonies du sacre des rois de France d'autrefois, se contenta de toucher les écrouelles à Reims, comme ses trois derniers prédécesseurs Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Il est à remarquer que Louis XVIII ne se fit jamais sacrer, bien qu'il prétendit être roi légitime de droit divin.

Les rois de France montrèrent, en outre, l'intérêt qu'ils portaient à Saint-Marcoul en lui offrant de riches châsses : Saint-Louis en 1229, Philippe le Bel en 1295, Jean le Bon en 1352 et surtout Louis XI en 1478.

Ce dernier reliquaire subsista jusqu'à la Révolution.

*
**

Les rois de France trouvèrent d'autres rivaux que Saint-Marcoul dans leurs activités de guérisseurs des écrouelles. Mais ces nouveaux concurrents étaient terrestres cette fois.

Il s'agit d'abord des septièmes fils : Le chiffre 7 a toujours été considéré comme doué d'un pouvoir magique, tant dans l'antiquité païenne (les 7 merveilles du monde, les 7 sages de la Grèce, les 7 jours de la semaine) que dans le judaïsme (le chandelier à 7 branches qu'on retrouve dans les armes de

l'état moderne d'Israël) ou le christianisme (les 7 péchés capitaux, les 7 sacrements) ou la science médiévale (les 7 arts libéraux).

On peut expliquer ce caractère magique en considérant que 7 est le produit de l'addition de 3 (chiffre de la divinité) et de 4 (chiffre de l'humanité : les 4 éléments, les 4 saisons, etc...). De même 12, produit de la multiplication de ces deux chiffres, est aussi considéré comme sacré (les 12 mois de l'année, les 12 apôtres, etc...).

Dans l'ancienne France, notamment, les derniers représentants d'une série continue de sept enfants mâles, sans fille intermédiaire étaient considérés comme des guérisseurs nés des écrouelles. Marc Bloch a trouvé que deux d'entre eux, avant de commencer à exercer leur talent miraculeux, s'étaient rendus à Corbeny et y avaient fait une neuvaine. Les moines leur avaient délivré des certificats de guérisseurs en 1632, dont Bloch a trouvé les copies dans les archives du prieuré.

**

Les deuxièmes rivaux terrestres des rois de France en cette matière, comme en beaucoup d'autres, étaient les rois d'Angleterre. Eux aussi étaient réputés pour guérir les écrouelles, mais au lieu de toucher directement les plaies avec leurs mains, ils n'opéraient que par l'intermédiaire d'un anneau ou d'une pièce de monnaie.

G. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

1° — Dom Oudard Bourgeois, *Apologie pour le pèlerinage de nos rois à Corbeny, au tombeau de Saint-Marcoul, abbé de Nanteuil, contre la nouvelle opinion de M. Faroul, ...doyen et official de Mantes...* - Reims, 1638.

2° — M.S.A., *L'hermite de Corbeny ou le sacre et le couronnement de sa majesté Charles X, roi de France...* - Laon, 1825.

3° — Abbé Blat, *Histoire du pèlerinage de Saint-Marcoul à Corbeny ou don de guérir les écrouelles accordé aux rois de France.* 2^e éd. - Corbeny, 1853. In-16, 72 p., pl., ill.

4° — Ed. de Bathélémy, *Notice historique sur le prieuré Saint-Marcoul de Corbeny, dans : Soc. acad... de Saint-Quentin.* - 3^e série, XIII (1874-1875), p. 198-299.

5° — Abbé Ledouble, *Notice sur Corbeny, son prieuré et le pèlerinage à Saint-Marcoul.* - Soissons, 1883. In-8°, 255 p., pl. (Troisième partie : le pèlerinage à Saint-Marcoul, p. 167 à 233).

6° — Georges Deparpe, *Monographie de Corbeny*. - Manuscrit écrit vers 1884, conservé dans la chemise consacrée à Corbeny de la collection Piette des Archives de l'Aisne. In-4°, 83 p.

7° — Abbé Gargominy, *La restauration du culte de Saint-Marcoul à Corbeny* (1915-1920). - Rouen, 1921. In-12, 37 p.

8° — Marc Bloch, *Les rois thaumaturges...* - Paris, 1923, réimprimé en 1961 (Chapitre IV) :

De quelques confusions de croyances : Saint-Marcoul, les rois de France et les septièmes fils, p. 261 à 308.

9° — Lucien Broche, *Corbeny et le toucher des écrouelles*. - 2 coupures non datées d'un journal dont le titre n'est pas indiqué. Elles se trouvent dans le dossier « Corbeny » de la collection Piette des Archives Départementales de l'Aisne. (C'est un très bref résumé de l'ouvrage de Marc Bloch).

10° — *L'inauguration de la pierre mémoriale de Jeanne d'Arc à Corbeny*. - Article de journal découpé dans « *Les tablettes de l'Aisne* » du 7 août 1929.

10 bis — *Corbeny commémore le passage de Jeanne d'Arc*. - Article de journal découpé dans « *Le Courrier de l'Aisne* » du 7 août 1929.

Ces deux articles sont conservés dans le dossier « Corbeny » de la collection Piette des Archives Départementales de l'Aisne.

11° — *La Grande Encyclopédie...* - Paris, 1885-1902. (Articles : écrouelles, scrofule).

12° — *Grand Larousse Encyclopédique*. - Paris, 1960-1964. (Articles : écrouelles, adénite, humeurs froides).

13° — Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*. - Paris, 1881-1902, 10 vol. in-4°. (Article : mar).

Note : Marc Bloch, dans son ouvrage, a découvert les faits suivants que ses prédécesseurs avaient ignorés, ou n'avaient pas mis en lumière :

1) L'affectation spéciale du pouvoir thaumaturgique de Saint-Marcoul n'apparaît qu'à la fin du XIII^e siècle.

2) Deux septièmes fils ou « septennaires » sont venus en pèlerinage à Corbeny et les moines leur ont délivré à chacun un certificat de guérisseur des écrouelles.

